

PUBLIC PAPIER

didier daeninckx

baraques
du globe

refs

baraques du
globe



Né en 1949, Didier Daeninckx a d'abord travaillé dans l'imprimerie avant de publier son premier livre, *Meurtre pour mémoire*, en 1982. Il est considéré comme un des principaux auteurs à avoir renouvelé le concept exigeant d'une littérature populaire mordante, en prise sur les problèmes sociaux et politiques, débordant largement le domaine du roman noir où il avait inscrit ses premiers livres. Auteur d'une œuvre considérable, principalement chez Gallimard et Verdier, et d'un large continent de nouvelles.

© publie.net & Didier Daeninckx 2012

Dépôt légal : 3^e trimestre 2012

ISBN 978-2-8145-9573-6

® *papier+epub*, marque déposée publie.net

didier daeninckx

BARAQUES DU GLOBE

PUBLIE PAPIER

CAFÉ DU GLOBE, ÉCOLE DU GLOBE, RUE du Globe, Globe Palace, quincaillerie du Globe, garage du Globe, boucherie du Globe, boulangerie du Globe, arrêt de bus du Globe, ici, tout était du Globe, mais personne ne savait pourquoi. Tout simplement parce que personne n'avait jamais eu l'idée de se poser la question. Sauf moi. Je voulais comprendre d'où nous venait ce Globe, et à défaut d'explication, je m'inventais des raisons. C'était là, à l'intersection des routes de Gonesse, de Montmorency, de Saint-Denis et d'Aubervilliers que les explorateurs, les découvreurs, les conquistadors, se donnaient rendez-vous pour partir à la quête de l'inconnu. J'enrôlais Christophe Colomb, Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Savorgnan de Brazza, Magellan... Je traquais leurs images en sépia dans

de vieilles collections de l'*Illustration*. J'avais fait du Globe le carrefour de l'impossible, sans me douter que des dizaines d'années plus tard il faudrait me rendre à cette évidence : j'étais dans le vrai, le rêve m'avait placé à la frontière de la réalité. Le Globe, mon Globe, était bien celui des aventuriers.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Les routes n'étaient pas les seules à se croiser sur ce vallon traversé par la Vieille Mer, le Rouillon, la Molette, des terres gorgées d'eau où jadis poussaient la gaude et le pastel, le laiteron des marais, le mauve des Tatulas qu'on dit *herbe du Diable* puisque les Bohémiens y puisent leurs visions. Les destins s'y entrelaçaient également de manière improbable, comme ceux de Marie, Paul et Ferdinand, une blanchisseuse de bateau-lavoir, un menuisier ébéniste passé par les geôles, un poète malingre amateur de crânes africains. Marie Bopp venait de Colmar en ces temps où, dans l'Alsace annexée, l'expression « aller à Colmar » évoquait le plaisir vite pris des garnisons. En août 1914, Jaurès assassiné, elle s'était jointe à la cohorte d'exil sur la route de Paris, alors que plusieurs de ses frères avaient choisi de défendre l'Empire de Friedrich Wilhelm Viktor Albrecht von Hohenzollern,

que les livres d'histoire compriment en Guillaume II. Quelques meubles entassés dans une carriole tirée par un cheval avec la capitale française en ligne de mire, croisant sur les routes d'innombrables jeunes hommes en armes gagnés par la fièvre d'une victoire promise. Peut-être déjà, dans la multitude, avait-elle surpris le regard de Ferdinand ? Peut-être... Elle s'était installée dans une Petite Prusse, un de ces quartiers périphériques de première halte qu'on délimitait par les mots, l'accent des origines. Le matin, Marie prenait le tramway aux aurores, près des fortifications, à deux pas des égorgements de la Villette. Elle traversait le premier bras de Seine, longeait les palissades sans fin protégeant les ateliers d'assemblage de dirigeables pour rejoindre les berges de l'Île-Saint-Denis. Elles étaient une dizaine à s'agenouiller sur le bois blanchi par la Javel, entre le chantier naval Carpentier et les Bains Froids Delahanse, le visage, les bras dans la fraîcheur de l'eau, le dos cuit par la vapeur, le souffle des chaudières.

Ferdinand connaissait, lui, les secrets du bois qu'il soit de fil, de bout, de traverse. D'un coup d'œil, il repérait l'ondé, le flammé, le moucheté, le chenillé ou le ramageux dans le réseau des veines, le maillage des rides. Il travaillait l'orme comme le

tilleul, et l'ébène de Macassar pour la marqueterie même s'il avait un faible pour les satinés, cèdre, buis ou thuyas. Il avait appris le métier sur le tas, dans une entreprise proche du parc de la Légion d'Honneur, à Saint-Denis, une menuiserie où Pierre de Geyter, le compositeur flamand de *l'Internationale*, aurait exercé son métier de tourneur sur bois. Avéré ou inventé, c'était le lien avec son père, natif de Gand comme le musicien ouvrier et comme lui exilé. Sabas n'avait pas été chassé par la misère qui poussait un peuple entier à abandonner les rives de la Lys, de l'Escaut, pour venir se courber sur les champs de betteraves picards, les blés ondulants de la Plaine de France, se miter les bronches dans les bagnes chimiques du Lendit. Engagé volontaire au 3^{ème} régiment de ligne de l'armée royale belge, à Ostende, il avait déserté une fois la prime encaissée, emportant son cheval pour faire bonne mesure. L'argent lui avait permis de se marier trois mois plus tard avec Philomène Claes, une dévideuse de lin de Lokeren au ventre déjà rond. Un quart de siècle plus tard, l'armée, française cette fois, réclamait son dû, mobilisant les fils. Ferdinand s'était bien battu sur les terrains pentus qui bordaient le Chemin des Dames, à Craonne, avec dans une poche de vareuse la

dernière carte envoyée par l'un de ses frères mort à vingt-deux ans, en février 1915, à l'hôpital Corbineau de Châlons-sur-Marne. Une écriture penchée, tracée à la mine de plomb, au dos d'un cliché où il figure en uniforme de sapeur, près d'une pièce d'artillerie : « Si tu savais comme je me fais chier. Ton frangin, Georges ». Il l'avait conservée jusqu'au dernier jour comme son bien le plus précieux. L'absence qui avait prolongé une permission s'était soldée par une condamnation, puis la paix revenue par la mention de son nom sur les listes noires ou rouges que dressaient les contremaîtres patriotes dans tout le département de la Seine. Il marchait d'un refus à l'autre avec dans son sillage les fantômes des copains, leurs cris d'agonie en héritage. Pendant des mois, « demain » avait perdu toute signification, l'avenir n'était plus qu'une question de minutes. Jusqu'à ce qu'il rencontre Marie. Elles étaient cinq ou six ce dimanche, bonniches et lavandières, assises autour d'une des tables rondes du Tourbillon au coin de la route de Flandre et du boulevard de la Villette tandis que sur scène Georgius démarrait son tour de chant :

*Un agent courait dans les rues d'Paris,
Sa sueur lui coulait de la tête aux bottes,
Un agent courait dans les rues d'Paris,
Un gosse qui passait en resta saisi.*

Il attendit que le chanteur comique épuise son répertoire, qu'un orchestre ébauche une valse pour venir inviter celle qu'il dévorait des yeux depuis une heure. Ils avaient tourné sur la piste, absents au monde, et c'était comme si les aiguilles du malheur étaient reparties en sens inverse, que les notes enlacées avaient effacé les jours marqués au fusain. C'est ainsi, parce que Marie lui avait fait redécouvrir le futur, qu'ils avaient croisé le chemin de Paul Éluard en achetant au père du poète, Clément Grindel, la parcelle n° 87 sur les 116 que comptait le lotissement des Régnières, à Stains. Ferdinand avait paraphé et signé les charges et conditions déposées au rang des minutes chez Bernard, notaire à Saint-Denis. Il devenait propriétaire d'une surface de deux cent soixante-neuf mètres carrés avec une façade de dix mètres sur la rue du Globe. Il était spécifié dans les documents que monsieur Grindel et sa famille « auront droit de circulation la plus étendue de jour et de nuit, à pied et à cheval ou en voiture »

sur toutes les voies de la cité que les acquéreurs se devaient de ne pas obstruer. On leur concédait la possibilité, « pendant la durée des constructions » d'entreposer les matériaux « sur l'emplacement des trottoirs au droit du terrain mais n'occupant qu'un mètre de largeur au plus sur la chaussée ». On prétendait que c'est Paul Éluard en personne qui avait proposé les noms des rues, celle des Jardiniers, celle du Soleil. Que de l'ordinaire, du lieu commun, alors qu'au même moment, pour une opération similaire menée par son père à Aubervilliers, il avait proposé les patronymes d'inconnus : Alfred Jarry, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, ou de suspects : Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud... Ferdinand avait appris qu'on procédait à des démolitions dans le quartier de la Chaussée d'Antin. Une dizaine de charrettes à bras étaient aussitôt parties en direction de la gare du Nord avant de dévaler la rue de Maubeuge, pour repartir vers les confins chargées de poutres, de planches, de fenêtres, de portes et de moellons achetés pour presque rien aux ouvriers qui surveillaient les décombres. D'autres tombereaux sillonnaient le secteur : à deux pas de là, près de la mairie de Stains, on comblait le lac du château de la Motte avec les déblais de percement

des tunnels de la ligne n° 7 du métropolitain, de la terre prélevée vers la Porte de la Villette, afin d'édifier une cité-jardin.

Chaque propriétaire décidait de l'emplacement de son habitation. L'engagement collectif spécifiait simplement que « dans l'intérêt général, les maisons devront être solides, saines et propres et d'aspect agréable » et « construites à au moins un mètre de la façade de la rue ». On acceptait les constructions en bois dès lors qu'elles étaient « recouvertes de peinture ». Presque tout ce qui s'élevait se pressait vers le trottoir en terre que la moindre pluie transformait en un cloaque qui se mêlait à celui, plus tourmenté encore, de la chaussée. Ferdinand avait préféré prendre du recul, se priver du spectacle et ne pas en donner. Il avait planté un rideau d'arbres fruitiers, cerises, prunes, pêches, pour se protéger du regard des passants, et creusé les fondations de sa bicoque sur le deuxième tiers du terrain. De la ficelle tendue sur des piquets délimitait les futures pièces : sur la gauche, collée au mur mitoyen, une entrée d'un mètre sur trois prolongée par un appentis de mêmes proportions, au milieu une grande cuisine au carré avec une chambre à la suite, puis sur la droite deux chambres en enfilade pour les enfants espérés. Pas

de grenier, pas d'étage, pas de cave. Les commodités étaient posées sur une fosse, de l'autre côté de l'allée en devenir. Cet été-là, tout ce qui devait servir à bâtir le pavillon s'entassait sous les tôles de la buanderie avec les outils et les clapiers. Madeleine était arrivée avant que le toit ne soit posé. La seule à ne jamais être appelée autrement que par son nom. Puis il y eut Fernand dit Finaud, Georgette surnommée Zézette, Marcel enfin qui hérita du diminutif Jojo. Celui-là, dès qu'elle l'avait tenu dans ses bras, Marie avait su qu'il n'était pas comme les autres. On s'était relayé, assistantes sociales, dames patronnesses, amis ou proches, et cela pendant des années, afin qu'elle accepte de le placer, pour son bien, mais elle s'était toujours refusée à se séparer de celui qui resterait à jamais un enfant. L'histoire lui avait donné raison, sans même qu'elle le sache. La famine, minutieusement organisée par les institutions de Vichy, avait conduit à l'extermination douce de dizaines de milliers d'êtres qui peuplaient les hospices, les asiles, les hôpitaux psychiatriques. Parmi eux les peintres Séraphine de Senlis à Clermont d'Oise ou Sylvain Fusco au Vinatier près de Lyon, la sculptrice Camille Claudel à Montvergues, que leur faiblesse d'esprit rejetait de cette « aristocratie biologique héréditaire » que

le prix Nobel de médecine Alexis Carrel appelait de ses vœux.

Je ne conserve de ce temps aboli qu'une photo aux bords dentelés. On y voit Finaud, âgé d'une douzaine d'années. Visage allongé, joues creuses, les cheveux plaqués sur le crâne et dans lesquels se lit le passage des dents du peigne, il fixe l'objectif de ses yeux fiévreux en serrant contre sa blouse grise d'écolier un canard rétif dont il immobilise les pattes dans sa main droite. Les premiers souvenirs directs que j'ai de mon père me le montrent toujours efflanqué, un costume trop large flottant autour de lui, un sourire accroché aux lèvres, une cravate à motif sur une chemise blanche, le tout surmonté d'un chapeau de type Borsalino. Ses chaussures impeccablement cirées avaient la particularité de grincer quand il arpentait les rues. C'est habillé ainsi qu'on l'a enterré.

Sitôt obtenu le certificat d'études, en 1936, il avait reçu une proposition des usines Hotchkiss dont les cheminées perçaient le ciel gris au-dessus du carrefour Pleyel. Il fit ses premiers pas dans des ateliers occupés par des milliers de prolétaires en casquette qui découvraient que la vie ne se résume pas au

www.publie.net

coopérative d'édition numérique